

LE SYNDROME DE NOAH

MICHAEL FENRIS

LE SYNDROME DE NOAH

Roman

EDITIONS  PRISMA

PROLOGUE
L'ONDE ROUGE

— Du diable si je me souviens où on a remis ce truc ! pesta Noah, dépité, dans les escaliers menant au rez-de-chaussée.

Il avait fallu toute l'autorité de sa compagne, et la volonté de ne pas déclencher de guerre ouverte avec elle, pour qu'il accepte enfin de quitter le canapé du salon et de descendre à la cave. Pendant plus d'une heure, Susan avait tourné et tout retourné dans l'appartement, à la recherche d'un ustensile de cuisine indispensable à ce qu'elle comptait faire, en l'occurrence un grill avec plancha électrique. Ils recevaient des amis à dîner, et faire griller de la viande dans un appartement nécessitait forcément un appareil électrique. À moins d'être suicidaire au point de mettre en douce un barbecue sur le balcon et de se faire lyncher par le voisinage. Finalement, de guère lasse, elle était entrée dans le salon et lui avait demandé un coup de main pour retrouver ce fichu grill.

— Ça t'ennuierait de me donner un coup de main pour retrouver ce fichu grill ? demanda-t-elle.

Il fit mine de ne pas avoir entendu. Son équipe de football fétiche venait de marquer un point crucial, au moment où le lanceur de relève entrait sur le terrain.

— Noah ? insista-t-elle.

Elle vint se poster juste devant l'écran de téléviseur, l'obligeant à lever la tête vers elle.

— Tu es devant la télé, bébé ! prévint-il.

— Oui, et je le resterai tant que tu ne m'auras pas répondu.

— À quoi ?

— Je te l'ai dit : j'aimerais que tu m'aides à retrouver le grill. Au cas où tu l'aurais oublié, on a des amis ce soir, et je n'arrive pas à remettre la main dessus.

— Tu n'as peut-être pas bien cherché ? supposa-t-il.

Mais Susan secoua la tête en signe de dénégation.

— Il n'y a rien dans tout l'appartement. Je crois qu'il est dans un des cartons à la cave. Peux-tu aller voir ?

— Tout de suite ?

Elle se pencha en avant, déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

— Oui, tout de suite mon chéri. Et éteins-moi cette télé, tu ne vas pas passer ta journée devant l'écran. Allez hop !

Noah poussa un soupir misérable qu'elle feignit de ne pas entendre, s'extirpa du canapé et traîna des pieds jusqu'au couloir. Il fouilla parmi les objets encombrant la tablette murale, téléphones portables, courrier en souffrance, paquet de mouchoirs, chercha les clés de la cave, les trouva. Le miroir fixé juste au-dessus lui renvoya son image : de taille moyenne, le cheveu brun en mèches rebelles, le visage arrondi qui lui donnait un air presque juvénile, couronné selon son humeur par un mince collier de barbe, et des yeux verts qui seuls échappaient à sa critique personnelle. Un visage banal, assez agréable, sans défaut majeur. À trente ans passés, il avait tendance à avoir le bide un peu mou, et il se dit que quelques séances d'abdos lui auraient fait le plus grand bien.

Descendre à la cave ne l'inspirait pas trop. C'était un endroit humide et sombre, mal éclairé par quelques vieilles ampoules couvertes de chiures de mouche. L'année de leur emménagement, il y avait même eu des squatteurs qui avaient provoqué un court-circuit avec un début d'incendie, heureusement vite maîtrisé. Depuis, le problème s'était résolu par une porte métallique solidement verrouillée. Et Susan avait raison : avoir une cave à New York était tout sauf un luxe superflu.

En fait, se prit-il à penser, Susan Kendall avait toujours raison. Il devait reconnaître que la location de l'appartement était payée en grande partie grâce à ses revenus à elle : elle enseignait le français dans une école huppée de Manhattan, un endroit où les frais de scolarité avaient tendance à s'envoler aussi vite et aussi haut que le prix du square foot. Elle avait un bon salaire, une bonne situation. Ils étaient ensemble sur les bancs de l'école, s'étaient perdus de vue pendant des années, jusqu'à ce que par le plus grand des hasards ils finissent par se retrouver au cours d'une soirée chez un couple d'amis communs. Elle n'avait pas changé, était toujours la jeune femme énergique aux cheveux bruns coupés courts et aux petites lunettes dorées. Lui traînait sa non-existence misérable et travaillait comme conseiller financier. Il s'était retrouvé là parce que son père occupait un bon poste à la Citibank, et qu'il avait eu tout naturellement du piston. Il n'aimait pas vraiment son métier mais ça lui laissait suffisamment de temps libre.

Les amis qui étaient censés venir ce soir-là étaient justement ceux chez qui ils s'étaient rencontrés, ou plutôt retrouvés. Phil et Anna. Ils étaient mariés et parents d'une petite fille. Noah se disait, qu'un jour peut-être, eux aussi pourraient se marier. Elle deviendrait « Susan Gibson ». Ils en avaient discuté, et Susan n'était pas contre l'idée... Bon,

sans être forcément pour non plus. Peut-être attendait-elle de lui qu'il mûrisse, qu'il devienne plus responsable...

De la cuisine, Susan lui fit un petit signe de la main d'encouragement. Il referma la porte sur elle.

Convaincu cependant qu'il ne trouverait pas le grill avant un moment, et que son match était plié, Noah décida de faire un détour par la rue. Il poussa la porte d'entrée et sortit sur le trottoir. Il aimait bien son quartier, l'avenue animée par les voitures, les passants se pressant de boutiques en boutiques, l'atmosphère en un mot. Susan et lui avaient eu une chance incroyable de dénicher cet appartement en plein dans Washington Heights, leur premier logement pensait-il avec fierté, au vu du prix de l'immobilier à New York en général et Manhattan en particulier. Ils habitaient au cinquième et dernier étage d'un immeuble de brique brun-rouge, comme il y en avait des dizaines dans le quartier, un trois pièces sans ascenseur, mais climatisé et très lumineux. Le crâne bourré de bruits et de clameurs, Noah repoussa la porte extérieure et se dirigea à pas lents vers celle de la cave.

L'éclairage basse consommation peignit les murs en pierre brute d'un jaune pisseux. Quelques toiles d'araignée pendaient mollement, au gré des imperceptibles courants d'air qui charriaient de vagues relents d'humidité terreuse et de moisissure. Noah traversa l'étroit couloir, non sans appréhension – il avait toujours du mal à se défaire de l'idée des squatteurs – et atteignit la cave qui leur était réservée, tout au fond du sous-sol. Il se dépêcha de déverrouiller la porte faite de planches mal équarries et peintes à la va-vite, et alluma l'ampoule du réduit. Il fallait ne pas trop s'éloigner de l'interrupteur, une minuterie au compte à rebours

aléatoire. Il jeta d'abord un rapide coup d'œil, espérant pouvoir repérer l'instrument dès le premier regard, mais comprit vite qu'il n'aurait pas d'autre solution que de procéder à une inspection minutieuse, malgré le travail d'archivage de Susan. Avec un soupir de découragement, le deuxième depuis qu'il avait été investi de cette mission, Noah commença à explorer chaque étagère recouverte d'une fine pellicule de poussière, délogeant au passage quelques insectes inoffensifs. La pièce en elle-même ne devait pas excéder trois mètres sur quatre, et il espéra en faire vite le tour. Le doigt glissant sur chaque objet, il visita la première étagère, puis continua sur la seconde. Il était prêt à renoncer, persuadé qu'ils avaient dû oublier l'appareil lors de leur déménagement, lorsqu'il le vit. Tout en bas d'une énorme pile. Noah se pencha, tira sur le carton, le manœuvrant de gauche à droite, le faisant à peine bouger. Il dégagea les deux premiers objets de la pile, les posa derrière lui, recommença. Cette fois, le carton du grill bougea de quelques centimètres. Surveillant que tout ne s'effondre pas sur lui, il se mit à tirer, lentement, amenant le carton dans sa direction. Il avait presque réussi à le dégager de moitié quand la lumière s'éteignit.

— Foutu minuteur ! brailla Noah.

Il essuya son front moite de sueur, étonné qu'il fasse soudain aussi chaud. À tâtons, les mains tendues en avant, il se dirigea vers la porte. La chaleur était encore plus nette dans le couloir. Noah fit glisser ses mains le long du mur presque brûlant, retrouva l'interrupteur, l'actionna. L'ampoule émit un bref grésillement, s'alluma d'une vague lueur blafarde, avant de s'éteindre définitivement. Noah commença à s'inquiéter. Il y avait peut-être le feu dans l'immeuble... Il fallait remonter coûte que coûte.

Et soudain, il l'entendit.

D'abord un vague murmure allant crescendo, de plus en plus aigu, avec un bruit strident, une sorte de sifflement issu d'une sirène géante, tellement aigu qu'il porta les mains à ses oreilles de douleur. Et une vague lumineuse, d'un rouge écœurant, semblant jaillir des murs et du sol, l'enveloppa complètement, l'étouffant presque. Il pensa :

L'Onde Rouge !

Il pensa encore :

Je vais mourir !

Il recula instinctivement, cherchant abri au fond de la cave. Ses pieds heurtèrent un carton au milieu du passage. Il bascula en arrière, comme au ralenti, porté par cette onde rouge qui enveloppait tout d'un éclat sanglant. Le sol se mit à vibrer comme sous l'effet d'un séisme, l'étagère la plus proche bascula, l'ensevelissant sur une pile d'objets poussiéreux. Sa tête heurta le sol dur. Une des planches de bois le frappa au niveau du front. Il cria de douleur, mais dans l'intense sifflement sa voix n'était plus audible, ses tympanes n'étaient plus que des lames de rasoir qui lui déchiraient le crâne, et la nuée l'enveloppait. Sa dernière pensée fut pour Susan.

Et aussi soudainement qu'elle était venue, l'onde rouge disparut, laissant place au silence.

Quelque chose lui chatouillait le menton, remontant en direction de sa joue. Il voulut le balayer d'un revers de main, se rendit compte qu'il était coincé, et une vague de panique l'envahit tandis qu'il se mettait à brailler et à gesticuler comme un diable. Il réussit à adopter la position assise au milieu des sacs et des cartons, le visage couvert de poussière, la respiration courte. Son crâne était douloureux et poisseux à l'endroit où la planche de l'étagère l'avait heurté. Il passa cinq minutes à se brosser la figure et le torse de façon presque convulsive, persuadé que ce qu'il avait senti ne pouvait être qu'une araignée énorme. Non, gigantesque. Peu à peu, il retrouvait ses esprits. Il ignorait depuis combien de temps il était assis dans le noir, dans sa cave, toutes les étagères renversées. Il se redressa péniblement, partit à tâtons en direction de la sortie. Juste devant lui, un léger cône pâlichon émanait de l'issue extérieure. Il devait y avoir une panne de courant dans le secteur. Cette idée en imposa naturellement une autre :

Susan va s'inquiéter.

Le sifflement résonnait douloureusement à ses oreilles. Le nuage rouge, presque palpable tant il était dense, à la façon des fumigènes de

night club, brouillait encore sa vue. Et cette chaleur atroce qui se réverbérait sur les murs et le sol ! Tout était froid désormais. Il ne régnait que le silence, là où sur le moment il redoutait d'entendre les pompiers et les craquements d'un incendie. Noah parvint à regagner l'entrée de l'immeuble. Il remonta aussi rapidement que possible les marches menant au cinquième étage. Il avait mal partout, sa chemise était déchirée, il était sale, et son visage était en sang. Sur le palier du deuxième, la petite table sur laquelle sa voisine, Madame Rainfrow, posait toujours quelques pots de fleurs pour égayer le passage, était renversée, les pots brisés et la terre répandue. Il remarqua une lézarde qui partait de l'angle du mur et grimpait jusqu'au plafond. Une sourde angoisse l'envahit. La terre avait bien tremblé à New York, Susan était peut-être blessée ! Il franchit les derniers escaliers qui le séparaient de l'appartement, enfonça plus qu'il ne poussa la porte qui vint cogner contre le mur avec un bruit de tonnerre.

— Susan ! cria-t-il.

Elle n'était pas là. Elle avait dû sortir dès le début du tremblement de terre... Il s'arrêta en passant devant la glace du couloir, grimaça en voyant la balafre sur sa tempe droite, sanguinolente et boursoufflée, récupéra un mouchoir en papier pour la tamponner tant bien que mal. L'angoisse de ne pas trouver sa fiancée montait par vagues successives comme une marée d'océan.

— Susan ! insista Noah.

Il passa devant la cuisine, s'immobilisa, pétrifié.

Le réfrigérateur était ouvert, éteint. Quelques bibelots s'étaient écrasés sur le sol, un ou deux étaient cassés. Une casserole était renversée sur le sol, son contenu projeté sur les portes blanches des placards tels de grands traits de peinture maladroits. Et au milieu de tout ça, les vêtements de Susan, tous ses vêtements, pantalon, chemisier, mais aussi culotte et

soutien-gorge, traînaient sur le sol. Pour une raison inconnue, elle s'était déshabillée entièrement, peut-être pour changer de tenue, et avait quitté l'appartement. Noah tourna les yeux vers la pendule de la cuisinière, éteinte également. Nulle part dans l'appartement il n'y avait de l'électricité. Il regarda sa montre. Deux heures. Il était parti depuis deux heures. Qu'était-il arrivé à Susan ?

— Elle doit être dans la rue ! se convainquit-il.

Mais pourquoi n'était-elle pas passée le chercher ? Elle aussi devait être folle d'inquiétude ! Quelque chose dans son esprit n'arrivait pas à faire le point. Le chemisier et les sous-vêtements dans les mains, Noah se détourna vers la fenêtre du salon éclaboussé d'un soleil voilé... Était-ce son imagination, ou le soleil était plus brillant deux heures plus tôt ? Il s'approcha de la vitre. La rue était calme. Très calme... Trop calme. Noah ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors.

Deux voitures étaient arrêtées au milieu de la chaussée, encastrées l'une dans l'autre. Une camionnette Wise Snacks avait heurté la devanture du cabinet dentaire, et tout l'avant du véhicule occupait l'espace de la salle d'attente. Un peu plus loin, c'était une moto couchée au milieu de la chaussée. Au pied de l'immeuble, une poussette, vide, arrêtée contre un arbre, sans cri d'enfant. Le silence après le bruit violent était encore plus assourdissant. Là où il s'attendait à voir des secours, des policiers, simplement des personnes lambda, il ne voyait personne. Il finit par repérer un petit tas sombre au pied de la poussette. Il y en avait d'ailleurs un peu partout sur les trottoirs et sur la chaussée. Il comprit ce que c'était, parce qu'il tenait la même chose dans ses mains.

Tous ces tas épars étaient des vêtements.

Dans la rue.

Noah se dirigea vers la poussette qui ne contenait qu'un pyjama d'enfant. Au sol, la pile de vêtements était celle d'une femme, jupe courte, bustier. Un iPod avec casque au milieu. Noah traversa la rue jusqu'aux voitures accidentées. Nulle trace de sang, nulle victime, juste à chaque fois un tas de fringues entre le siège et le sol. La tenue de travail du conducteur de la fourgonnette Wise Snacks, marquée aux aisselles par la transpiration. Un T-shirt et un short, un bandeau, une paire de baskets Nike et un baladeur sur le trottoir. Noah allait de tas en tas, ne sachant plus quoi faire, refusant de se rendre à l'évidence. Tous les vêtements étaient froids, abandonnés depuis un moment.

Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Ils ne sont quand même pas tous partis à poil ?

Noah se mit à crier le prénom de sa fiancée, et sa voix résonna curieusement dans le silence. Il courut sur le trottoir, empruntant une rue au hasard, puis une autre, s'arrêtant, repartant en sens inverse, fouillant du regard la moindre vitrine, la moindre fenêtre, le moindre véhicule. Partout c'était le même spectacle.

— La police ! se dit-il. Il faut que j'appelle la police. Ou l'armée. C'est un attentat terroriste ! Il faut qu'ils sachent !

Il regagna son immeuble. Chercha où pouvait se trouver le tableau électrique, le localisa dans la cuisine derrière une petite porte de placard. S'il y avait de l'électricité dehors, peut-être s'agissait-il simplement d'un problème de fusibles ? Une manette semblait en position basse, alors que le mot « ON » était en haut. Noah actionna la manette, et entendit aussitôt le réfrigérateur se remettre en route. Une simple coupure du disjoncteur. Il se maudit d'être aussi peu bricoleur. Il saisit le combiné du téléphone

fixe, obtint une tonalité, composa le numéro des urgences puis de la police. Personne ne répondit.

— Ce n'est pas possible ! murmura Noah d'une voix blanche.

Dans le salon, il pêcha la télécommande du téléviseur. Essayait de trouver une chaîne d'actualité, sans y parvenir. Il n'y avait aucune émission. Aucun animateur présent. Le câble diffusait bien des épisodes de série, mais ce n'était pas du direct. Il se rabattit sur la radio. Essayait de localiser une fréquence d'émission, en vain. De plus en plus paniqué, Noah alluma son Macbook, se connecta sur Internet, tenta de trouver des forums de discussion, toujours en vain. Il se laissa retomber contre le dossier de son fauteuil, l'horrible vérité se faisant peu à peu jour dans son esprit.

— Je suis seul. Je suis tout seul !

Il n'y avait personne dans le quartier. Dans toute la ville. Voire...

Non ! Ne le dis PAS !

Dans le monde entier peut-être...

— Ce n'est pas vrai ! C'est un cauchemar ! Je vais me réveiller et Susan sera là ! Ce n'est qu'un horrible cauchemar !

Il se pinça jusqu'au sang, hurla, se frappa les joues à toute volée, se tirant les larmes des yeux. Mais il ne dormait pas. Il ne rêvait pas. Le silence seul répondait à ses cris de terreur. Il y avait eu cette terrible lueur, ce terrible son, le nom qui s'était imposé à son esprit sans qu'il sache pourquoi, l'Onde Rouge, qui avait fait disparaître toute la population, sauf lui. Il ne savait pourquoi. Il était seul survivant. Il était...

— Pitié, par pitié faites que tout ça s'arrête, je vous en supplie !

Il éclata en sanglots.

Il était seul.

NEW YORK, APRÈS

Lorsque Noah reprit contact avec la réalité, le soleil avait déjà tourné au dessus des immeubles. Il avait dû s'assoupir, ou du moins était-ce la conséquence de son traumatisme crânien dans la cave. Il constata qu'il n'était pas loin de trois heures de l'après-midi. Il eut du mal à se relever, bloqué par l'ankylose, hésita, déverrouilla la porte de l'appartement. Un instant, il espéra entendre le bourdonnement de l'activité humaine plus bas dans l'avenue, mais il n'y avait rien de tout cela. Il était toujours seul, bien entendu. Clopinant jusqu'à la fenêtre du salon, Noah regarda au dehors. Rien n'avait bougé, les voitures toujours encastrées, la camionnette, la poussette vide.

Qu'est-ce que tu imaginais ?

Son estomac se mit à grogner. L'idée qu'il pût avoir faim dans de pareilles circonstances, alors qu'il ignorait ce qu'était devenue Susan, le révolta, et il tenta de calmer les borborygmes en appuyant son poing contre son abdomen, en pure perte. Il était affamé. Il prit machinalement un paquet de céréales et plongea la main dedans pour en dévorer une poignée. Son estomac s'emballa brutalement. Pris d'une frénésie

incontrôlable, il se mit à engloutir les céréales par poignées, les fins pétales s'échappant de sa bouche pour tomber en pluie sur le carrelage. Il se servit ensuite de la bouteille d'orange et la but à même le goulot, le liquide froid lui coulant aux commissures des lèvres. La paroi en verre du four lui renvoyant son image d'animal affamé. C'en fut trop. Il eut un violent haut-le-cœur, laissa tomber la bouteille qui explosa sur le sol carrelé, et se laissa glisser par terre, les fesses dans le jus de fruits, incapable de se contrôler, en proie à une crise de larmes qui ne semblait avoir de fin. Il pleura, cria, hurla, se cognant la tête contre les portes du buffet bas, les mains serrées sur les tempes, honteux, désespéré, ne songeant qu'à Susan et à ce qu'elle lui manquait. Il avait besoin d'elle. C'était elle le cerveau dans leur couple, elle qui prenait toujours les bonnes décisions. Il était perdu sans elle. Finalement, les pleurs s'espacèrent, laissant place à des reniflements. Pleurer lui avait fait du bien, et avait permis de crever le trop-plein.

La bouteille, en se brisant, avait maculé le sol et les portes des meubles de grandes traînées de liquide orange et poisseux, et s'était répandu sur ses vêtements. Noah ramassa les morceaux de verre éparpillés et lava le sol. Il quitta ensuite ses vêtements souillés qu'il mit dans le lave-linge et se changea proprement. La cuisine avait retrouvé son aspect initial. Il fallait surtout ne rien changer.

— Voilà chérie, j'ai nettoyé. Désolé pour les saletés.

Son regard accrocha la petite liste de courses fixée sur la porte du réfrigérateur. Susan avait l'habitude de noter tout ce dont elle avait besoin sur un post-it aimanté. Hypnotisé, Noah n'arrivait pas à se détacher de la feuille couverte de son écriture nerveuse. Finalement, comme un automate, il détacha la feuille, la fourra dans sa poche. La liste avait

quelque chose de rassurant, parce que c'était un élément intangible de son existence.

L'épicerie. Évidemment ! Pourquoi n'y avait-il pas pensé plus tôt ?

Il connaissait la caissière, il connaissait les habitués des rayons, qu'il avait rebaptisés d'un petit nom secret en rapport avec leur physique ou leur état d'esprit. Il y avait « la baleine », une femme obèse et rougeoyante qui passait son temps à lorgner les pâtisseries d'un air coupable. « L'incroyable Hulk », un type à la carrure de catcheur poids lourd, le crâne rasé, qui passait chaque semaine acheter son seau de protéines. Ou encore « Scrooge », un vieil homme qui bloquait deux heures la caisse à compter et recompter le moindre cent qu'on aurait oublié de lui rendre. Noah supposa qu'il serait ravi d'apprendre qu'au moins l'un d'entre eux avait survécu.

Noah quitta précipitamment son appartement, descendit les escaliers en courant et se retrouva au dehors. Il n'y avait personne qui l'attendait à l'angle de la rue, personne qui l'observait derrière un rideau tiré. Le vent prenait consistance et paraissait presque une entité palpable. Perturbé par les échos de son passage dans le silence, la respiration résonnant comme le soufflet d'une forge, il lui fallut cinq minutes pour atteindre l'épicerie située plus bas sur la rue, non sans s'être arrêté devant chaque porte d'immeuble, à l'affût d'un mouvement, d'un son.

Derrière la caisse au comptoir, des vêtements rappelaient que leur propriétaire s'en était allée elle aussi. Le tapis roulant était encombré de conserves en tout genre. Sans bien savoir où se diriger, il enfila les rayons, se retenant de sortir la liste de Susan, comme pour conjurer le sort. Il s'arrêta un moment devant le rayon des confiseries, observant les tenues vestimentaires identiques sur le sol. Celles des jumeaux habitant à

l'angle de la rue. Deux terreurs en culotte courte qu'il entendait se chamailler à longueur de journée, et qui souvent s'écharpaient pour une boîte de bonbons. Les deux salopettes vides étaient, plus que tout, la preuve tangible, brutale, qu'il n'y avait personne ici. Noah sentit le malaise affluer en lui comme une marée. Nulle part dans l'épicerie il n'y avait de trace tangible d'un passage récent...

— Qu'est-ce que je fous ici ! murmura-t-il.

Il se retrouva dans la rue. Réalisa qu'il tenait à la main une bouteille de vin de Californie. Il avait vu quelque part que c'était un vin agréable, et sans aucun doute le vendeur le lui aurait conseillé.

Arrête il n'y avait pas de vendeur, il n'y a plus personne...

Il n'avait aucune idée de la façon dont la bouteille avait atterri dans sa main.

Susan aimait le vin californien.

Noah refit le chemin inverse, tout en dressant un obstacle infranchissable aux questions qui se bouscuaient dans son cerveau. Le mieux était de faire comme si de rien était. Il allait rentrer, il mettrait la table pour ce soir, et ils attendraient leurs amis Phil et Anna. Parce que Susan allait rentrer, tôt ou tard, ce n'était qu'une question d'heures ou de jours au maximum. Elle serait peut-être là pour le dîner.

Arrête ça !

Il était sûr que le vin lui plairait. Et il avait hâte de revoir leurs amis.

Phil et Anna ne viendront pas ce soir tu le sais. Et Susan est morte.

— Ce sera une super soirée ! continua Noah.

Susan est morte, Noah ! MORTE !

Il porta les mains à ses oreilles, se pencha, ferma les yeux où perlaient de nouvelles larmes.

— Je ne t’entends pas ! Je n’entends rien ! Tu n’existes pas ! Ça suffit !

Il resta ainsi prostré, les mains sur les oreilles, tentant d’occulter la voix dans son esprit qui ne cessait de répéter une évidence, une évidence qui pour lui ne l’était pas.

Au bout d’un long moment, il releva la tête.

Et c’est là qu’il la vit.

La voiture de police, à l’angle de la rue.

Elle était arrêtée de travers, et ne bougeait pas, comme toutes les autres voitures, mais pendant une seconde l’espoir complètement fou qu’un agent des forces de l’ordre soit encore présent lui traversa l’esprit. Il courut jusqu’au véhicule, se pencha par la portière. Il y avait sur le siège conducteur et le passager deux uniformes, et à l’arrière, derrière la grille séparant en deux l’habitacle, un jean et un polo pas très propres, un caleçon ayant visiblement oublié qu’il nécessitait un lavage de temps à autre, et une paire de menottes. L’intérieur de la Ford Crown Victoria sentait fortement la sueur et la crasse qui émanait de la banquette arrière, et Noah recula de dégoût.

Il y avait un flingue sur le fauteuil du passager. Et un sur celui du conducteur. Noah resta immobile, la respiration devenue bruyante, passa nerveusement la langue sur ses lèvres devenues plus sèches que de l’amadou, regarda autour de lui. Il tendit la main vers le pistolet, s’arrêta, recula précipitamment. Ses mains étaient moites de sueur. Ce n’était pas possible. Il ne pouvait pas prendre un pistolet comme ça. Il devait y avoir

un autre policier qui l'observait, planqué, prêt à tirer au moment même où ses doigts se refermeraient sur la crosse de l'arme. Il laissa échapper un rire nerveux en pivotant sur lui-même à 360 degrés.

— Bon, c'est dangereux de laisser des armes comme ça, sans protection ! lança-t-il. Je veux dire... N'importe qui pourrait s'en servir. Faire un braquage ! Vous devriez les reprendre !

Sans cesser de tourner sur lui-même, il recula jusqu'à l'angle de Wadsworth Avenue, rentra précipitamment dans son immeuble. Ce ne fut que lorsqu'il parvint au cinquième étage qu'il soupira d'aise.

— Susan, je suis rentré !

Il n'avait fait qu'un bref aller et retour dans le quartier, et il se sentait épuisé comme s'il venait de faire un marathon. Mais le quartier n'était pas suffisant. Il fallait aller plus loin. Chercher d'autres survivants. Le monde ne se résumait pas à une épicerie de quartier avec trois péquenauds venus faire leurs courses du week-end.

Noah revint à la cuisine, se lava les mains, étala la nappe et dressa la table. Il ouvrit la bouteille de vin et s'en servit un fond de verre, tout en regardant les trois assiettes et les trois chaises vides. Le soir commençait à tomber, ce serait bientôt la nuit et Noah ne voulait pas y penser. Il mit de la musique – Susan était d'accord pour écouter The Corrs – et la voix d'Andrea Corr envahit la pièce. Il resta assis sans bouger, les yeux mi-clos, à écouter la voix envoûtante de la chanteuse, il pouvait presque sentir la présence de Susan à ses côtés, sur le canapé, se balançant doucement au rythme de la musique. Il ouvrit les yeux, et un instant à la lueur des petites bougies d'ambiance qu'il avait allumées, il la vit presque, qui lui souriait. Ses yeux s'embuèrent.

— Susan ! sa voix s'étrangla. Je t'aime tellement !

Elle lui répondit « moi aussi » sauf que ce n'était qu'un songe dans son esprit, Susan n'était pas là, elle était partie il ne savait où. L'instant d'après elle revenait avec les plats qu'elle avait préparés, mais quand avait-elle eu le temps de tout faire ? Et elle servait les assiettes, sauf que c'était lui qui servait, et il ne savait pas comment il avait préparé la nourriture, et il versait du vin à ses invités, et Phil et Susan riaient en montrant les photos du petit dernier qui commençait à peine à marcher, et Susan riait de bon cœur avec eux, et Noah aussi, sauf qu'il riait seul, parce que Phil n'était plus là, parce qu'Anne n'était plus là.

Parce que Susan n'était plus là.

La voix d'Andrea Corr cessa et le charme fut rompu. Comme Cendrillon après les douze coups de minuit. Il était seul, attablé devant quatre assiettes remplies de nourriture qui semblait crue, ou directement sortie d'une boîte de conserve qu'il était allé ouvrir dans la cuisine. Les verres étaient pleins. Il leva le sien, le vida cul sec. Les larmes revenaient et il se rendit compte que la meilleure solution était de boire. Vite et beaucoup. Ce qu'il fit.

Lorsqu'il émergea dans une semi conscience, l'air dans le salon était empuanti par la fumée de bougie éteinte. Il était vautré à même la table, la joue dans son assiette, l'haleine plus chargée que celle d'un chacal. Il parvint à s'extirper de la chaise, et le sol se mit à tanguer, en même temps qu'un mal de tête féroce lui dévorait le crâne. Sur la table, la bouteille de vin de Californie était vide, ainsi que les trois verres de ses invités fantômes. Pour quelqu'un qui ne tenait pas bien l'alcool, il avait visiblement battu son record, mais l'esprit embrumé lui évitait de trop réfléchir et c'était parfait. Noah rampa jusqu'au canapé pour s'y affaler,

le cœur au bord des lèvres. Dans l'avenue, le faible éclairage n'arrivait pas à dissiper la pénombre ambiante et le silence rendait l'artère encore plus sinistre. Un vrai coupe-gorge, pensa son esprit embrumé, qui aussitôt se mit en branle. Noah se redressa brutalement. Il pensa à ce film avec Will Smith, à des meutes de tueurs errant dans les rues à la recherche de leurs victimes, des hordes de zombies assoiffés de chair humaine, des loups-garous en quête de victimes à dépecer. Terrorisé, il se colla à la vitre, au ras du sol, le nez dépassant à peine, fouillant l'obscurité de droite et de gauche. Là ! N'était-ce pas une ombre qui se déplaçait ? L'échelle de secours ! Elle bougeait ! Quelqu'un était en train de l'escalader ! Quelqu'un, ou quelque chose ! Et ce bruit dans le couloir ! Le souffle derrière la porte close ! La poignée de porte était en train de s'abaisser lentement, très lentement, le battant vibrait sous la poussée. En proie à la terreur la plus abjecte, la plus absolue, il se sentit englouti, perdant complètement les pédales. Il se réfugia dans la chambre à coucher, empila contre la porte sa commode, son lit, un fauteuil, ouvrit l'armoire et se recroquevilla tout au fond de la penderie. Il se recroquevilla tel un enfant, la tête entre ses jambes, les mains sur ses oreilles, récitant la litanie qui lui revenait à l'esprit quand tout petit la lumière de la lune projetée sur les objets de sa chambre donnaient à ceux-ci des allures de créatures démoniaques.

— Pitié Seigneur, faites qu'aucun monstre n'entre dans ma chambre ! Pitié Seigneur, faites que tous les monstres entrés en ressortent !

Il accéléra la litanie, mâchant les mots jusqu'à ce que finalement deux mots seuls surnagent du charabia qu'il prononçait, « entre » et « ressortent », parce que l'incantation ne fonctionnait que si on la prononçait plein de fois. Alors il la répéta, dix fois, cent fois, et le dire à

toute vitesse lui fit du bien, et il eut l'impression que ça marchait parce que personne n'entra dans l'appartement ou ne tenta de forcer la serrure de sa chambre. Il n'entendit pas de bruit dans la rue, ni de hurlement de bête féroce. Une torpeur l'envahit, liée aux relents d'alcool, il se sentit encore nauséux et aux prises avec un mal de tête, mais ça passait lentement, et il sut, comme un immense espoir, qu'il allait survivre à cette nuit.